

# Œdipe archaïque

---

Deux rêves de la même nuit, qui m'informent sur l'Œdipe archaïque.

## Le camp de vacances Sommeil



*Je suis allé passer les vacances dans une espèce de camp à la campagne avec piscine et plein de choses. C'est le moment du retour, tout le monde remballé les affaires ; la voiture est hyper chargée, je suis venu avec toute la famille. J'allais partir en oubliant mes sacs. Y'en a plusieurs pendus à l'intérieur, près d'une porte ; surtout mon sac banane dans lequel se trouvent toutes mes affaires : portefeuille, papiers, clefs, et deux ou trois sacs encore. Comme la voiture est blindée, je me demande où on va les mettre. Mais ce sont des petits sacs, ce n'est pas un gros problème.*

*Puis, je me retrouve peut-être à la limite, sur l'esplanade de ce camp de vacances avec piscine d'un côté et prairie de l'autre. Je suis dans une espèce de trou entre les bâtiments. Un trou assez vaste, avec du gazon. Je suis là avec mes valises, en attente d'embarquer ; et tout d'un coup je réalise que je n'ai pas de voiture. Comment ai-je fais pour venir ? Comment faire pour repartir ? En même temps je me dis que c'est bien, ce camp de vacances, je ferai bien d'y revenir, surtout que c'est pas loin. Alors, il faudrait investir dans une voiture ; et faudrait déjà que je puisse rentrer. Y'a une femme à côté de moi avec son enfant. Y'a une espèce de trou d'égout à côté de moi, plus large qu'une bouche d'égout et sans plaque dessus ; l'enfant tombe dedans avec une grosse valise ; la dame a pas l'air affolée du tout ; elle n'entend rien. Je me dis qu'avec une chute pareille, il est certainement mort. Et puis non, voilà qu'on l'entend crier d'en bas. Je me dis qu'il va falloir d'abord mettre tout en œuvre pour le sortir de là. La dame n'a toujours pas l'air de s'affoler.*

Ce camp de vacances m'apparaît comme le sommeil : le lieu des rêves où je peux aller me reposer un peu de la pression du surmoi. Évidemment c'est le lieu où se tient ma collec de phallus (les sacs), près de la porte, c'est-à-dire à la limite du corps. Je voudrais bien ne pas partir sans, mais c'est évidemment le truc qui s'oublie facilement.

Le phallus habite dans le fantasme et aimerait y rester, ou plutôt : je sais que, dans la réalité, ce n'est pas facile à emporter.

Ce lieu de repos fantasmatique se situe au bord de la mère : dans ce trou (son orifice vaginal) entre les bâtiments : d'un côté prairie, les poils pubiens, de l'autre la piscine, le vagin comme tel et son humidité rêvée, témoignage du désir de l'autre. Là, je réalise que je n'ai pas de voiture, comme je n'avais pas mes sacs. Pour rentrer dans la réalité, j'aimerais toujours ramener ce phallus de rêve, mais je n'en ai pas ! Oui, il n'est pas loin, ce camp de vacances, le corps de ma mère : j'y reviens d'ailleurs très régulièrement, dès que je dors.

Eh bien et l'enfant qui tombe dans le trou ? C'est moi-même, bien sûr, la naissance est le réveil qui en fait métaphore. C'est une bouche d'égout, car dans l'âme enfantine, le vagin n'est pas différent de l'anus. La dame c'est aussi moi, en tant que je me mets au monde tous les matins. Pas de raison de s'affoler, et en même temps des raisons de s'affoler, puisque l'enfant crie : je suis clivé entre ces deux modes de réaction. J'admets la réalité, faut bien naître au monde tous les matins ; et en même temps, je resterais bien, car combien la réalité peut s'avérer douloureuse !

C'est un rêve pas loin du réveil, qui aimerait bien me préserver dans ce lieu de vacances, le sommeil, tout en reconnaissant l'inéluctabilité du réveil.

## La bagnole et le renard



*Je dors dans la voiture, ma 205 bordeaux (que j'avais dans les années 80). Elle a été garée au bord d'une forêt. En même temps, je suis en communication avec quelqu'un qui*

*est à l'extérieur. Le quelqu'un me signale qu'un animal vient me voir ; un petit animal. Au seuil de la forêt, là où un chemin s'enfonce dans l'obscurité, je vois deux yeux qui brillent, tout près du sol ; c'est pas très inquiétant, c'est peut-être un lapin ou un renard. Voilà finalement que c'est un renard. Il sort du bois et la voix de l'extérieur (il se pourrait que ce soit Aurore, ma fille) me prévient. Voilà que le renard se met à tourner autour de la voiture. La voix au bout du fil, (enfin, y'a pas de fil) me dit : « c'est normal, il sent ta présence à l'intérieur. Il peut pas en profiter, alors il secoue ». En effet, dressé sur ses pattes de derrière il appuie celles de devant sur la carrosserie et il secoue la bagnole. Ça me fait un peu peur. J'espère que les fenêtres sont bien fermées et qu'il n'aura pas la force d'en briser une.*

Je me réveille.

Étonnant ! La bagnole est le ventre maternel et je suis donc revenu à l'état de fœtus. La voix de l'extérieur ne peut être que celle de ma mère, mais aujourd'hui c'est ma fille qui a pris cette place : la place de l'objet du désir, l'objet interdit. Qui est ce renard qui vient me voir, menaçant ? Mon père bien sûr, qui vient « secouer la voiture, » c'est-à-dire baiser avec ma mère. C'est un Œdipe très, très archaïque !

Je me demande encore une fois si cela peut être un « souvenir » de cette époque ou une reconstruction ultérieure, élaborée dans l'enfance au moment où j'ai appris que j'avais séjourné dans ce ventre-là. Chaque fois que je m'endors, je reviens à cette place imaginée. Ce serait le souvenir de cette imagination, agrémentée d'une expérience certainement vécue, celle-là : mes parents faisant l'amour alors que je dors dans le berceau au pied de leur lit.

Quand j'étais petit nous passions régulièrement les vacances de Pâques dans les basses Alpes, visiter la famille de mon père qui avait recueilli pendant la guerre ma mère et ses deux premiers enfants, mes frères jumeaux, afin d'y trouver le ravitaillement qui faisait défaut à Marseille. Un soir, en arrivant près de la ferme, de nuit, deux yeux se sont invités dans les phares. Je pense que je dormais et que j'ai été réveillé par l'incident. Mon père avait stoppé la voiture. L'animal s'est alors posté sur un crête non loin, nous observant. Je ne voyais qu'une silhouette noire se détachant sur le bleu de la nuit. Les commentaires de mes parents faisaient allusion au renard. Ils en avaient entendu parler par ma vieille tante, qui tenait la ferme. À l'époque, pour les paysans, le renard, c'était l'ennemi : il vient les dépouiller de leurs précieuses poules. Les conversations dans la voiture devaient véhiculer de la haine à l'égard de la bête.

L'insistance des deux yeux brillants dans l'obscurité doit être un retour de l'observation de l'acte sexuel. Cet éclat manifeste la présence d'une libido. Ne comprenant pas ce que je vois, je n'ai d'autre ressource que de me voir voyant. En prime, je me retrouve dans une identification à l'agresseur, le père.

Voilà qui s'est mêlé aux souvenirs archaïques évoqués plus haut pour leur donner cette forme étrange. La nuit l'inconscient fait feu de tout bois. Tout ce qui ressemble de près ou de loin vient contribuer au décor et à la mise en scène d'une représentation qui réclame à monter sur scène.

## **Que nous enseignent ces deux rêves ?**

Pourquoi réclame-t-elle, la représentation, si ce n'est qu'elle y est poussée par un trauma ? En dernière analyse, mon rêve se présente comme la trouille que mon père vienne me déloger de mon refuge privilégié dans le ventre de ma mère. La voix de ma fille précise : « il ne peut pas profiter de toi » : mais c'est ce qu'il cherche. Le narcissisme

enfantin, témoin d'un acte sexuel des parents, ne peut pas imaginer que cela se passe en dehors de lui. J'ignore cependant s'il s'agit de me bouffer ou de me baiser. Dans le premier cas, je suis un rival pour mon père, dans le second, je suis identifié à ma mère, ce qui suppose la castration. Tel est l'enjeu de l'Œdipe archaïque.

Qu'est-ce que le trauma ? C'est l'ignorance des activités et de la différence sexuelle à l'époque infantine, qui laisse l'enfant témoin de cela complètement démuni. D'une part, il se sent vraisemblablement « abandonné » (castré de la mère, dans son identification au phallus de celle-ci, 1<sup>er</sup> rêve) : on fait quelque chose sans lui ; d'où l'identification soit au père (en ce cas, rival, il se fait bouffer) soit à la mère (en ce cas, castré, il se fait baiser), deux façons couteuses de s'y inviter malgré tout. D'autre part, il n'a pas les représentations pour donner un sens à ce qu'il observe. L'identification aux protagonistes est une première façon de monter sur la scène en palliant le manque de représentation initial par des représentations ultérieurement engrangées (le renard). Ce n'est pas pour rien que nous aimons tous aller au théâtre et au cinéma, qui nous proposent des substituts satisfaisants un temps, mais pas tout le temps.

Il y a donc une double participation pulsionnelle :

– la libido ou encore pulsion de vie, que je préfère appeler désir. Elle immisce l'enfant dans l'activité sexuelle des parents, sollicitée par deux manques : le manque de la mère si c'est le père qui en jouit à sa place, le manque de phallus s'il est éloigné de la mère (dans son identification au phallus de celle-ci) et identifié à elle en tant qu'objet de jouissance du père. Le manque engendre le désir.

– la pulsion de mort ou encore le symbolique, auquel je réserve habituellement l'emploi du terme « pulsion ». Elle pousse à la construction de représentations satisfaisantes qui donneraient signification à ce qui *a priori* n'en a pas. Mais l'absence de signification n'est pas un manque. Dans le Réel rien ne manque. C'est à partir d'une position symbolisée formée par l'articulation des représentations externes au Réel que se ressent ce lieu, non comme un *manque* de représentation, mais comme un impossible à symboliser entraînant la *nécessité* de la symbolisation (pas le désir).

L'enjeu fondamental semble être une représentation de moi-même qui risque de disparaître dans la perception de l'impossible à symboliser, l'acte sexuel parental. Dans le même temps, c'est cet acte qui a amené à la naissance du corps auquel je ne peux faire autrement que de m'identifier. Cet acte sexuel est donc machine symbolique cruciale à me concevoir comme sujet symbolique, c'est-à-dire tributaire d'une représentation de moi-même en articulation aux représentations attribuées à la réalité extérieure. Les traces qu'il a laissées dans la mémoire n'ont pas eu accès tout de suite à la représentation : elles sont restées inscrites comme telles, Réel. Toutes les explications ultérieures sont venues se placer par dessus sans jamais les inclure, d'où leur insistance à revenir sans cesse.

Le sujet s'appuie sur cette répétition pour se définir comme tel : en-deçà des identifications phalliques et parentales, il s'identifie à la *fonction* qui tente de construire des représentations, y parvenant parfois, y échouant tout le temps pour les inscriptions les plus archaïques. Ci-dessus, c'est plus particulièrement le départ, le seuil (les sacs-phallus accrochés), le passage par le trou (la bouche d'égout), la menace du passage par le trou (la bouche du père, ou n'être qu'un trou pour son phallus). Quand je dis en-deçà des identifications phalliques et parentales, je crois que j'ai voulu dire en-deçà d'une représentation d'objet, car la fonction ne saurait s'identifier à un objet : la fonction crée des objets justement parce qu'elle n'en est pas un. En revanche, elle peut trouver une représentation substitutive dans tout ce qui fait acte de séparation et de franchissement de seuil, sans que ce soit subsumé par un objet. Cela expliquerait que la représentation

la plus archaïque soit celle du phallus de la mère : ce qui est dans son ventre ou au bord de son sexe et qui risque de s'en séparer ou s'en sépare.

Les valises sont remplies d'inscriptions non parvenues à la représentation, le Réel : la voiture en est hyper chargée, mais on ne risque pas de les oublier. Assis là dessus dans le trou entre les bâtiments, au bord de la mère, j'attends en effet la voiture phallus qui voudra bien prendre tout ça en charge. Mais elle manque ! Elle y parvient cependant dans le second rêve où, à l'inverse, je suis totalement pris en charge et protégé par la voiture, ce qui ne va pas sans menace extérieure. À l'inverse, les sacs comme représentation du phallus sont moins un problème : c'est grâce au phallus et à la castration (crainte de l'oubli) que des représentations parviennent à se construire au bord du Réel (le seuil de la porte, de la bouche d'égout). Mais c'est au prix d'une menace : je n'apparais qu'au prix d'une disparition, dans la bouche d'égout ou dans les mâchoires du père. Apparaître intact en devient impossible : quelque chose est toujours oublié dans les valises du ventre de la mère, dont le phallus fait métaphore. Dans le premier rêve ce sont des sacs, dans le second, c'est moi-même dans le sac, la voiture-ventre. C'est en cela que le symbolique se révèle pulsion de mort au même titre que le *fort-da* de Freud. C'est en cela que le sujet ne trouve d'autre représentation fondamentale que celle du phallus.

14.02.2016